
Fabien ARCHAMBAULT, Stéphane BEAU et
William GASPARI (dir.), *Le Football des nations. Des
terrains de jeu aux communautés imaginées*

Jean-Paul Callède



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/3691>

DOI : 10.4000/ress.3691

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2017

Pagination : 280-282

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Jean-Paul Callède, « Fabien ARCHAMBAULT, Stéphane BEAU et William GASPARI (dir.), *Le Football des nations. Des terrains de jeu aux communautés imaginées* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 55-1 | 2017, mis en ligne le 16 novembre 2016, consulté le 19 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ress/3691> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.3691>

Ce document a été généré automatiquement le 19 janvier 2021.

© Librairie Droz

Fabien ARCHAMBAULT, Stéphane BEAU et William GASPARINI (dir.), *Le Football des nations. Des terrains de jeu aux communautés imaginées*

Jean-Paul Callède

RÉFÉRENCE

Fabien ARCHAMBAULT, Stéphane BEAU et William GASPARINI (dir.), 2016, *Le Football des nations. Des terrains de jeu aux communautés imaginées*, Paris, Publications de la Sorbonne, 272 p.

- 1 L'ouvrage résulte d'un effort collectif de longue haleine, qui prend sa source dans un séminaire de l'EHESS tenu en 2013-2014 sur le thème « Le football et le fait national », dont les contributions ont été complétées par d'autres apports associant de nombreux collègues étrangers. La substantielle préface de Gérard Noiriel (p. 7-19) débouche sur le constat d'une « identité nationale » vécue, activée par des journalistes, voire des essayistes, sans oublier que bien des gouvernants savent « mobiliser le football pour conforter le “nous national” au nom duquel ils parlent » (p. 19). À la préface, fait suite une introduction (p. 21-34) cosignée par les trois maîtres d'œuvre qui met en avant la question : « Le football, un creuset des nations ? ». En réalité, les sentiments d'appartenance au football sont multiples. Ils coexistent, enchâssés plus qu'ils ne se contredisent, et le football n'a pas le monopole de ce processus d'adhésion. Et si fierté et prestige national sont tributaires de la prestation victorieuse d'une équipe nationale, l'évolution de l'état politique des relations internationales, avec leur pacification progressive, ne peut qu'amplifier la veine récréative et conviviale des rendez-vous.
- 2 La première partie s'intitule « Football, nation et politique » (p. 35-131). Elle rassemble six contributions qui fournissent un éclairage intéressant sur le football national :

italien (avec Fabien Archambault), portugais (Victor Pereira), espagnol (Juan Antonio Simón), argentin (Lucie Hémeury), hongrois (György Majtényi) et soviétique, de l'URSS à la Russie (Manuel Veth). Ces chapitres s'appuient sur une information culturelle, sociale et politique de qualité, inscrite dans une périodisation chronologique précise qui varie selon le contexte, au regard des relations inter-étatiques de proximité, en lien avec un passé historique ou sous l'effet de mouvements plus amples comme la décolonisation et l'affirmation du Tiers Monde.

- 3 La deuxième partie regroupe trois contributions qui adoptent un angle d'approche différent en s'intéressant aux « Formes et logiques du soutien aux équipes nationales » (p. 133-180). Le thème est abordé pour l'équipe d'Angleterre (par Richard Holt et Dilwyn Porter), pour celle de la Belgique (David Jamar et Guy Lebeer) et dans le cas de l'équipe de France (Ludovic Lestrelin). L'évolution des mentalités prend des chemins différents. En Angleterre, une nouvelle culture du supporter anglais est apparue dans les années 1990, dans un contexte de société postindustrielle et diversifiée, mais ce même supporter place « son club avant son pays » (p. 151). Pour la Belgique, les auteurs insistent sur un « élan hybride, fait de passion sportive et de sentiment national, donnant parfois lieu à une chimie risquée » (p. 168). Quant à la France, l'équipe nationale cristallise des attentes démesurées, réactivées par les médias, lorsqu'il lui est assigné le rôle d'incarner le « nous » fantasmatique de la nation.
- 4 Une troisième et dernière partie prend un recul supplémentaire en proposant quatre analyses, dont trois traitent de la prestation des équipes nationales, alternant réussites et échecs, consécration et discrédit, ou encore du rapport au fait migratoire tel qu'il se réfléchit dans la composition de telle ou telle équipe. Il s'agit de vérifier si, et en quoi, une équipe nationale est assimilable à « un lieu de métissage ? » (p. 181-242). Le football d'excellence, avec ses joueurs d'exception et son public, est-il le lieu d'un brassage social ? Rien n'est moins sûr, semble-t-il. La question est appliquée au Brésil (avec José Sérgio Leite Lopes et Afrânio Garcia Jr), à la France (Stéphane Beaud et Julien Sorez) et à l'Allemagne (Pierre Weiss). La quatrième contribution mobilise un juriste (Gérald Simon) qui aborde la question sous l'angle du droit : « Être appelé en équipe nationale : de quel droit ? » Les flux migratoires, les débuts de carrières de certains joueurs et leur mobilité d'un club à un autre ont fait apparaître deux cas particuliers : « celui des joueurs plurinationaux et des naturalisés » (p. 235). Par ailleurs, il a fallu que les fédérations nationales puissent disposer, dès la préparation collective de ces événements, des joueurs sélectionnés qui sont tous sous contrat – de travail – avec leur club employeur.
- 5 William Gasparini propose des éléments de conclusion (p. 243-256), soit un exercice difficile qui fait suite à quelque quatorze chapitres faisant intervenir pas moins de dix-neuf auteurs. Le football des nations participe-t-il à l'idée d'une appartenance à l'Europe, ou tout au moins a-t-il une influence sur « les rapports ordinaires des individus à l'Europe » ? Et la vision élargie de l'Europe selon l'UEFA, qui rassemble pas moins de cinquante-quatre pays membres, dont la Turquie, Israël, la Russie, le Kazakhstan et les Îles Féroé (voir p. 247), facilite-t-elle ce processus ? Dans quelle mesure le regain de passion manifesté aujourd'hui par le public pour une Coupe d'Europe disputée par les équipes nationales intègre-t-il ces préoccupations spéculatives ? Il est indispensable de replacer la dernière question dans un cadre chronologique marqué par une succession de conjonctures qui font varier les attentes du public et la motivation des équipes nationales en lice. Cette « communauté

imaginée », entendue au sens de Benedict Anderson (*Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Verso, 1983), expression incluse dans le sous-titre du livre, s'enrichit de traits vifs, sollicitant au besoin la mémoire collective. Elle se nourrit d'émotions fortes mais souvent volatiles ou éphémères.

- 6 Voilà un ouvrage important, utile, dont tous les chapitres s'appuient sur une recherche bibliographique de qualité. Ajoutons qu'il nous semble hasardeux de penser que, dans une Union européenne en panne d'un référentiel partagé et d'une ligne d'action commune, le football puisse être un facteur de facilitation. Une Coupe d'Europe établit un classement d'ensemble et des singularisations « nationales » là où il faudrait disposer d'un outil de cohésion... Ou alors, il conviendrait de s'intéresser aussi à d'autres initiatives comme le concours Eurovision de la chanson, annuel celui-là, organisé par l'Union européenne de radio-télévision ? Un tel défi prête à sourire. Il faut rappeler la remarque critique formulée par le préfacier à l'égard de l'idée même d'une « communauté imaginée ». Les joueurs qui composent les équipes nationales de football, à l'échelle de l'Europe ou du monde et avec les rendez-vous périodiques qui les caractérisent, dépendent, en partie au moins, des clubs fameux auxquels ils appartiennent et du marché économique qui les structure. Cette « autonomie » du football professionnel, apatride d'une certaine façon, explique la résurgence d'une fibre nationale, tous les deux ans, alternant Coupe d'Europe et Coupe du monde, qui opère comme la « bonne conscience » du mercantilisme international. *A contrario*, les sports d'excellence habituellement négligés à la fois par le marché et les grands médias – pensons à la boxe ou à l'escrime et d'autres sports que l'on redécouvre lors des Jeux olympiques – indépendamment de leur niveau de confidentialité variable, s'accordent mieux avec une référence explicite à la nation. Des identités latentes, « qui sommeillent et cohabitent en nous, de façon confuse, subjective, embrouillée », peuvent être réactivées par « des circonstances extérieures », précise Gérard Noiriel (p. 10). Dans ce rôle, le football occupe le devant de la scène.

AUTEURS

JEAN-PAUL CALLÈDE

CNRS, GEMASS – Université Paris 4